

THÉÂTRE - ÉCONOMIE DOMESTIQUE

MODES

Il surgit en ce moment, chose rare à cette époque, des nuances nouvelles, que nous ne pouvons déterminer, pas plus que certaines façons, fouillis de dentelle et de gaze qui semblent chiffonnés par la main des fées. Ces toilettes, expression du meilleur goût parisien, s'en vont au château de la F... et pareront les amies dont l'aimable châtelaine aime à s'entourer. Les fêtes s'y succèdent sans interruption : fêtes villageoises, chasses dans le parc fermé, etc.

On danse presque tous les soirs, quand on ne joue pas la comédie ou des charades improvisées sans prétention, avec le désir de s'amuser bien plus que de faire de l'esprit.

Mais nous sommes ici pour parler chiffons, d'autant que nous avons à signaler aux très jeunes femmes et aux jeunes filles un nouveau genre de costumes que mesdemoiselles de M. M... ont étrenné aux fêtes du château d'Ep... Ce costume, gracieux dans sa simplicité, se compose d'une très longue blouse en mousseline blanche brodée, au plumetis, d'un léger jeté de pois, avec une dentelle au bas, et d'une robe-princesse en taffetas rose, la jupe couverte d'une autre jupe en crêpe ornée de quatre plis retombants. La blouse est froncée à l'encolure avec un col montant sur lequel pose le haut d'une collerette Colombine en mousseline plissée, rehaussée de den-



Costume en batiste mousse changeante et dentelle. — Costume en mousseline-laine gris-ardoise uni et même étoffe à rayures veloutées de deux tons gris.  
De mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu.

telle. La taille est serrée dans une ceinture en satin rose fixée par un chou ; quelques plis à droite, d'autres derrière donnent un relevé d'une attrayante et coquette simplicité.

Il y a longtemps que nous n'avions vu si charmante



façon, et jeune et si comme il faut. Elle pourrait se faire en mousseline imprimée avec la jupe assortie garnie de trois petits falbalas, ou encore en satinette. Ces deux étoffes permettraient de supprimer le corsage de la robe de dessous.

On a si fort abusé de la jupe droite plissée aux lés de derrière, que les yeux en sont comme agacés. C'est qu'on en voit de si mal tournées, de si ridicules : flottant en bannière, pour peu qu'il vente, ou fixées si gauchement aux garnitures du tablier qu'elles les retirent en arrière. Combien la tunique pouffonnée, malgré son exagération, ses plis tumultueux, son drapé incompréhensible nous paraît plus jolie ! et c'est l'avis de beaucoup de femmes.

Il est naturel de chercher et d'aimer la nouveauté, mais il la faut gracieuse, ou tout au moins valant l'ancienne qu'elle doit remplacer ; mais, porter une mode simplement parce qu'elle est nouvelle, sans chercher si elle sied, si elle est dans le cadre de votre situation, de vos habitudes mondaines, nous semble bien futile et d'un goût plus que douteux.

Ainsi ce petit chapeau gondolé, retroussé, dont la passe semble le commencement d'un tunnel, brusquement éclairé par une fleur vive, est charmant sur une tête jeune aux traits enjoués, à la physionomie éveillée ; mais il est ridicule, porté par une femme aux traits accentués, à la démarche lourde. La tête serait-elle jolie, avec de beaux traits réguliers, qu'elle ne supporterait pas davantage ce chapeau, qui ne sied qu'au visage chiffonné.

Puisque nous en sommes à la question chapeau, signalons ceux que madame Boucherie envoie aux châtelaines et aux élégantes du Tréport, de Villiers, etc. Il y en a de forme capeline tout en dentelle crème, et relevés d'un buisson de fleurs ; d'autres transparents, en dentelle noire, dit Andalou, avec une fleur relevant de côté une *ombrageante* en dentelle. Celui-ci, une merveille de goût, sied à ravir.

Le chapeau de voyage et de campagne est chiffonné par madame Boucherie avec une grâce coquette ; c'est une dentelle enroulée autour d'une calotte élevée et disposée devant en plusieurs choux piqués d'épingles, c'est une broderie indienne, qui recouvre la calotte et qui se noue de côté, de coques et de cornes s'élançant en aigrette. Il y a aussi les draperies en gaze, en soie de fantaisie et pour les très jeunes filles, des dispositions de velours avec des fantaisies choisies. On demande beaucoup en ce moment à cette habile modiste, les petits bouquets de fleurs, qu'elle monte si légèrement ; ils se piquent sur le corsage, un peu partout : au col droit, à la taille, à la poitrine, en place de broche et sur l'épaule dernière manière. Ces petits bouquets se composent des fleurs désignées et sont expédiés, dans de petits cartons, par la poste. Nous venons d'en voir une demi-douzaine qui partaient pour le château de la Massaye. Madame Boucherie, 16, rue du Vieux-Colombier.

CORALIE L.

CORSET ANNE D'AUTRICHE, CEINTURE RÉGENTE  
De mesdames de Vertus sœurs, 12, rue Auber, 12, Paris.

Deux coupes parfaites, tout à fait dissemblables, et cependant convenant à toutes les tailles. Grâce, élégance, façon soignée, se trouvent réunis dans les corsets qui ont fait à mesdames de Vertus sœurs une réputation européenne. La ceinture Régente, tout en étant de proportion mignonne, soutient le buste et lui donne la désinvolture qu'exige la mode. Quant au corset Anne d'Autriche, son nom indique assez la façon pour que nous n'ayons pas à la décrire. Nous dirons seulement que la taille s'y déploie avec élégance, et qu'il donne un port aristocratique. Quant aux détails de la façon, ils ne laissent rien à désirer et le satin et le couil employés sont de première qualité.

#### EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 49 et 51).

##### TOILETTES DE PLAGE

*Costume en toile batiste mousse changeante et dentelle.*  
— Jupe en tafetas, garnie d'un plissé en toile-batiste, sur lequel retombe un voiant en dentelle crème ; au-dessus, pour le tablier seulement, trois plissés et trois volants de dentelle alternés, puis une draperie relevée sur la hanche gauche, et perdue à droite sous la tunique. Cette tunique montée par des plis plats, est relevée à son bord inférieur par des plis qui s'étagent à gauche et qui la font tourner ; le dessous tombe en pan plissé de plis ronds. Corsage à pointe et à basque derrière ; celle-ci de forme originale. Le milieu fait pointe, et dessus se fixe par un ornement en vieil argent, l'extrémité du petit côté, lequel se prolonge en pattes ; trois rangs de dentelle étagés encadrent la pointe. Col en dentelle avec jabot. A la manche, un parement en dentelle.

*Costume en mousseline-laine, gris ardoise uni et à*

*rayures veloutées de deux tons gris.*—Sous-jupe en taffetas cachée par une seconde jupe en mousseline laine à rayures, dont le bord libre s'arrête au plissé qui garnit la sous-jupe. Polonaise en mousseline-laine unie, drapée irrégulièrement. Le côté gauche forme un panier dont les plis sont arrêtés à la taille, tandis que le côté droit descend en pointe aiguë, pointe décrite par un relevé de plis fixé au delà de la hanche. Tournure accentuée, chemisette plissée, de l'encolure où elle est fixée par un nœud-papillon, à la taille où elle est arrêtée par un flot de ruban. Manche demi-longue avec un parement en velours et une cocarde en ruban sur la couture intérieure. Col montant en velours.

*Tablier en soie Pompadour.* — Le bord découpé en dents couchées, rouleautées de soie. La bavette ne fait qu'un avec le tablier qui est plat et dégagant les hanches. Au contour une ruche. Poche grand'mère, froncée au bord inférieur ; au bord supérieur, ruché comme au tablier.





*Falconer, imp. Paris.*

4481

## Journal des Demoiselles

Modas de Paris.

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Vivienne, 48.

Coiffures de *M<sup>me</sup> TURLE*, 9, r. de Clugny. Chapeaux de *M<sup>me</sup> BOUCHERIE*, 16, r. du Vieux Colombier. Ceinture Régente et Corset  
Anne d'Autriche de *M<sup>me</sup> de VERTUS*, 12, r. Anber. Veloutine FAY, 9, r. de la Paix. Toffes en foulard de la COMPAGNIE DES INDES,  
27, r. du 4 Septembre.



EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4481

COSTUMES DE PLAGE

*Costume en voile havane clair uni et broché de pavés veloutés.*

Jupe en voile broché, couvrant un dessous de soie sur lequel est posé un plissé de sept centimètres de hauteur, en voile uni. Polonaise-blouse en voile uni, fermée de côté sous le devant droit, devant, dont la largeur est diminuée sur l'épaule par des plis plats. La ligne diagonale formée par le développement progressif des plis est suivie par un biais en velours marron doré, qui finit en pointe dans le chiffonnage de la draperie, laquelle s'agrafe sous le poulf enlevé et à pans plissés. Col en velours, ainsi que le parement de la manche. Collet plissé et manchette en dentelle. — Bas de fil d'Écosse marron. — Soulier en chevreau brillant. — Gants de Suède. — Capeline en dentelle crème avec une touffe de bruyères.

*Costume en batiste bleu*



*azur pâle, imprimée de branches de rose, de ton très effacé.*

Jupe en taffetas, le tablier et les lés de derrière recouverts de volants froncés, rehaussés de dentelle et disposés en cintre; les volants se rejoignent à droite sous une spirale de dentelle qui fait quille, et à gauche sous des nœuds-papillons en ruban ottoman assorti à la ceinture. La Camargo est à panier entouré de dentelle, avec un poulf et des pans qui descendent en spirale. Les devants sont larges; la doublure ajustée et boutonnée au milieu, l'encolure ouverte garnie d'une haute dentelle qui fait col. L'ampleur des devants est disposée en fichu croisé; le côté droit détaché à partir de la poitrine pour le faire passer sur le côté gauche, où il se fixe sous la ceinture. Manche arrêtée au coude, terminée par une engageante en batiste et dentelle. — Bas de soie grenat. — Soulier mordoré. — Chapeau en paille d'Italie à haute calotte entourée d'ottoman bleu, avec une touffe de roses, le bord-visière est tendu en dessous d'ottoman bleu.

Tablier en soie Pompadour, de mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu.

CAUSERIE

Le plus piquant des livres nouveaux : les Chinois peints par eux-mêmes.



UE faire par ces jours caniculaux qui nous accablent et qui ôtent aux plus actifs tout désir de mouvement, sinon s'asseoir à l'ombre, devant un horizon de verdure, et feuilleter quelques livres attrayants qui, sans imposer à la pensée un exercice démesuré, l'intéressent et l'amuse ? C'est ainsi que je me suis plongée l'autre jour, dans ce joli recueil de notes à bâtons rompus que précède le portrait d'un Chinois authentique bien connu à Paris où il exerce des fon-

ctions officielles : *les Chinois peints par eux-mêmes*, du colonel Teheng-ki-Tong.

Ceux qui éprouvent quelque peine à se rappeler ce nom, le prononcent Chien-qui-tombe, tout simplement. Chien-qui-tombe ou Teheng-Ki-Tong, il a bien de l'esprit ce personnage exotique qui du fond de ses petits yeux en amande, jette des regards et des sourires si fins sur notre vieux monde plus neuf que le sien d'un grand nombre de siècles. Il a même trop d'esprit. Si l'on n'avait pas eu l'occasion de causer avec ce brillant attaché militaire et d'apprécier tout ce qu'il vaut, on serait tenté de croire que son livre n'est pas plus Chinois que n'étaient persanes les lettres de Montesquieu. Lisez seulement cette phrase de la préface, où



il tend à prouver, chose facile, que de tous les pays de la terre, son pays à lui est le plus imparfaitement connu en Europe : « Entre les petits Chinois qui nagent dans le sirop comme les prunes et les grands chinois qui s'ébahissent sur les paravents, il y a assez de place pour nos quatre cents millions d'habitants ».

Les voyageurs nous ont, paraît-il, trompés à plaisir, ou bien ils n'ont pas compris. L'admirable équilibre de la famille chinoise, ce diminutif d'un gouvernement modèle leur a échappé. Des polygames !... se sont-ils bornés à dire. — Polygames ? répond Tcheng-Ki-Tong avec son sourire sceptique. Qui donc ne l'est pas un peu ? Mais où trouverez-vous, ailleurs que chez nous, des familles dont tous les membres soient tenus de se prêter assistance et de vivre en communauté comme une sorte d'ordre religieux soumis à des règlements fixes ? Si quelqu'un tombe malade ou se ruine, les parents même très éloignés interviennent aussitôt pour porter secours, pour réparer les injustices du sort. Demande-t-on : A qui appartient cette propriété ? On ne répond pas : A tel individu, — mais — A telle famille. Le plus âgé exerce les fonctions d'un chef du gouvernement, il crée des pensions pour les vieillards, des primes pour les jeunes gens studieux, des bourses de réserve pour l'éducation des enfants.

L'accord entre les frères et la constance dans les amitiés sont prescrits au même titre que la fidélité aux souverains et le respect envers les parents. « La famille chinoise a derrière elle, quarante siècles de paix, et chaque génération qui passe en accroît le prestige. »

Qu'un fonctionnaire de l'État soit anobli, son anoblissement a un effet rétroactif, il remonte aux ascendants. La noblesse héréditaire n'est octroyée au contraire que dans de rares circonstances, et il semble en effet plus logique, lorsqu'on y songe, de donner une consécration au passé connu, que de livrer un privilège aux chances de l'avenir inconnu. De même, au lieu d'élever une statue à l'homme éminent, on érige en son nom un temple où la postérité célébrera le culte des ancêtres.

Le Chinois se marie quand sa famille le prescrit, laisse à sa famille le soin de lui choisir une femme. Le célibat est considéré comme un vice; on se marie donc très jeune, et les époux ne se connaissent que lorsqu'ils sont mariés. Tcheng-Ki-Tong, insinue finement qu'en France il en est presque toujours de même, quoique les jeunes gens se rencontrent dans une série préliminaire de fêtes et de dîners. La corbeille n'est pas plus négligée que chez nous. Les cérémonies d'usages sont accomplies à deux reprises, dans la famille du marié d'abord, dans la famille de la mariée le lendemain... Pauvre petite mariée ! Nous nous la représentons tout amoindrie, chancelante sur les moignons qui lui servent de pieds, esclave d'un époux qui peut prendre un harem à son gré. Cette définition du sort de la femme chinoise n'est pas plus juste, paraît-il, que la célèbre définition de l'écrivain dans certain dictionnaire : petit poisson rouge qui marche à reculons. L'écrevisse n'est pas rouge et n'est pas un poisson. La femme chinoise reste, malgré les entraves de la mode, parfaitement capable de marcher, même de courir, elle sort sans voile, elle est instruite dans sa sphère qui ne comporte, il est vrai, que les connaissances utiles et la science du ménage; non que l'homme

lui fasse l'injure de croire son cerveau moins bien organisé que le sien, mais parce qu'il semble que la science approfondie, la fasse dévier de sa véritable voie. La maison où elle règne lui appartient en entier; elle n'est pas une mineure en tutelle comme la Française, la loi lui reconnaît le pouvoir de vendre, d'acheter, d'aliéner les biens en communauté, de contracter des effets de commerce, etc... Elle dirige l'éducation de ses enfants, l'éclat des honneurs obtenus par le mari rejaillit sur elle. Règle générale : Elle n'a pas plus de rivales que la femme européenne, seulement l'organisation de la famille, l'intérêt tout spécial porté en Chine au sort des enfants, — ces enfants livrés si facilement aux pourceaux, d'après une légende accréditée (1) — empêche que le mari ne trompe sa femme de la même façon qu'en Europe. Le mari infidèle obtient du bon sens et du bon cœur de Sara, une place au foyer pour Agar, et les enfants d'Agar sont considérés comme les enfants de Sara, au cas où celle-ci n'en aurait aucun; sinon ils sont reconnus, avec les mêmes droits que les enfants légitimes. Et toujours Agar doit l'obéissance d'une servante à Sara. Il y a peut-être des transgressions à la foi conjugale plus inexcusable en Europe.

La femme ne se trouve pas à plaindre; on la prend toujours sans dot; elle n'hérite pas, jamais une question d'argent ne se mêle aux sentiments qu'elle inspire. Le divorce, bien qu'admis en principe, est fort rare : le seul cas sérieux est la stérilité, le but du mariage étant de donner des enfants à la famille pour continuer le culte des ancêtres, et, même en ce cas, on reste uni le plus souvent, en adoptant un enfant choisi dans la parenté. Le mari a le droit de se faire justice s'il surprend sa femme en conversation criminelle; mais M. Alexandre Dumas, n'a-t-il pas dit à d'autres que les Chinois : « Tue-la ? »

L'unité religieuse n'existe pas en Chine : Confucius s'est borné à recommander avec une morale très pure et très élevée, le respect des traditions antiques; la croyance à la métempsycose n'a cours que dans les basses classes ignorantes; le bouddhisme est, on le sait, une métaphysique souvent admirable qui conduit à la pure contemplation, mais on le pratique peu.

Auprès d'un certain nombre de croyants sincères il y a un grand nombre d'indifférents. Oserons-nous leur jeter la première pierre ? Et la haine religieuse ne se rencontre nulle part !... Et l'athéisme est un mot inconnu... Qu'en dit la science d'Occident ?...

Ce qui est certain, c'est que les Chinois rapportent toutes leurs institutions à un principe supérieur et purement spirituel.

Rien de plus charmant que le chapitre sur la langue écrite. Que de raffinements !... La passion, l'amitié, la tendresse, traduites par le dessin même de l'écriture ! Quel adorable système que celui des caractères Li !

En Chine les lettres, — la classe qui pense, — occupent le premier rang parmi les citoyens; les agriculteurs — la classe qui nourrit, — ont le second rang, les manufacturiers et les commerçants viennent ensuite. Les quatre classes sont admises à prendre part aux

(1) Tcheng-Ki-Tong rend justice aux services rendus à la classe pauvre par les missionnaires qui ont fondé des écoles, des asiles et des hôpitaux.



concours publics qui décernent les grades, principe éminemment démocratique.

Le peu d'honneurs et de profit accordés en France aux grades universitaires, confond et scandalise Tcheng-Ki-Tong.

La Chine n'a pas d'enseignement officiel; le gouvernement n'a de contrôle que sur les concours; les études se font dans la famille. Les familles aisées ont des précepteurs, mais les villages possèdent chacun son école de jour et de nuit. Les succès remportés aux examens sont célébrés dans la famille par des fêtes aussi pompeuses que celles qui ont lieu pour les mariages.

Sans doute la liberté de la presse manque aux Chinois et même le journalisme tel que nous l'entendons. Le respect pour la maison régnante est tel, que l'histoire d'une dynastie, tout en étant écrite avec soin, tandis qu'elle se déroule, par un conseil de lettrés, n'est jamais publiée tant que cette dynastie occupe le trône; mais un certain conseil de censeurs a le privilège de dénoncer les abus.

Les requêtes du peuple sont exposées en son nom par des lettrés qui le représentent, et à qui leur réputation de science, de probité, etc..., vaut cet honneur. Point d'assemblées parlementaires du reste. L'empire est semblable à une grande famille. On s'adresse au chef souverain.

La défiance à l'égard des étrangers vient que les étrangers qui débarquent en Chine ont un but unique : la spéculation. Fort attachés à leurs coutumes et à leurs idées, les Chinois craignent tout ce qui peut bouleverser les unes ou les autres.

Nous avons recueilli, en lisant, quelques proverbes et maximes caractéristiques et souvent profonds :

Ne parlez pas dans la rue; il y a des oreilles sous les pavés.  
Grosse fortune ne vaut pas petit revenu de tous les jours.  
Ce n'est pas le vin qui fait l'ivrogne, mais le vice.

L'erreur d'un moment devient le chagrin de toute une vie.

L'homme sage sait se plier aux circonstances comme l'eau prend la forme du vase qui la contient.

Le tourment de l'envie est comme un grain de sable dans l'œil.

Plus les talents s'exercent, plus ils se développent.  
La fidélité ne recule pas devant la mort.  
Il ne faut qu'un coup à un bon cheval, qu'un mot à un homme sage.

Demander à soi-même vaut mieux que demander aux autres  
La bouche douce cache un cœur de rasoir.

Dix veilleuses ne valent pas une lampe.  
Après avoir traversé l'amertume on devient homme.  
Avec une conscience tranquille on peut marcher dans l'obscurité.

A la mort les poings sont vides.  
La capitale a bien des charmes, mais le foyer a toujours le sien.

Le bien qu'on fait avec la pensée qu'il sera connu n'est pas le vrai bien.

Quand on est pressé, le cheval recule.  
Il est facile de faire une fortune, difficile de la conserver.

Si vous ne croyez pas aux Dieux, regardez les éclairs.  
La vie a sa destinée, la fortune dépend de la Providence.

Il vaut mieux être chien et vivre en paix, qu'être homme et vivre dans l'anarchie.

Les chansons historiques offrent plus d'intérêt encore que les proverbes et représentent un véritable trésor de poésie dont Tcheng-Ki-Tong donne des échantillons.

Nous croyons comprendre que les plaisirs en Chine sont moins variés, moins piquants que chez nous : la paix de la famille et la paix sociale étant considérées comme le fond même des institutions chinoises, on fuit les occasions, paraît-il. Avis aux Parisiens. Certains amusements occidentaux sembleraient périlleux. En somme on songe moins là-bas à s'amuser qu'on n'y songe chez nous, et l'esprit, les beaux-arts, même sur les bateaux de fleurs tant calomniés, jouent le rôle principal.

Il nous faut absolument croire à l'esprit chinois, à cet esprit subtil, aiguë, ingénieux, après avoir lu le livre du brillant colonel, attaché militaire à Paris. S'il pouvait nous faire croire de même à la loyauté de la Chine dans les questions de politique et de guerre! Mais n'effleurons même pas ce grave sujet qui nous est interdit. Bornons-nous à remercier ce fils du Céleste-Empire qui a trouvé le secret de nous faire oublier durant quelques heures l'incommodité d'une chaleur poussée à plus de trente degrés! T. B.

## Economie Domestique

A celles de nos lectrices, qui ont attendu les vacances pour partir à la campagne, nous recommandons de ne pas oublier de faire leur provision d'une des choses qui doivent rendre le plus de services en voyage, l'Extrait de Viande Liebig, si utile, si précieux surtout à la campagne, où l'on n'a pas toujours ce qu'il faut sous la main.

Avec l'Extrait de Viande Liebig, on aura du bon bouillon instantanément; on fera d'excellents potages en y ajoutant quelques légumes; on bonifiera toutes

les sauces et on leur donnera une agréable saveur. De même pour les plats de légumes; l'Extrait les rend très nutritifs.

Par les grandes chaleurs, la viande n'est pas toujours bonne et le bouillon aigrit vite, on fera donc cuire quelques légumes et, en y ajoutant de l'Extrait de Viande Liebig, on aura un très bon bouillon que l'on boira froid. Les personnes malades se trouveront bien d'en boire un peu chaque jour; beaucoup le préfèrent au bouillon gras.





2135

Jupon en faille noire orné de dentelle.  
Modèle de  
M<sup>lles</sup> Vidal, 104, rue de Richelieu.

*Jupon en faille noire.*

Au bas un plissé, puis trois bouillonnés séparés par une dentelle noire plissée; le troisième rang posé à plat avec le bord dentelé remontant. La tournure est couverte par la même disposition de garniture, avec deux rangs de dentelle; un nœud serre l'ampleur.

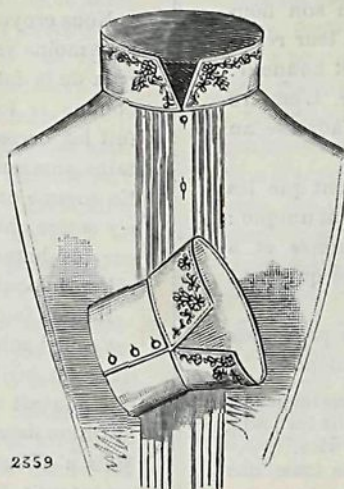
*Jupon en surah grenat.*

Le bord découpé en longues dents aiguës, sur un bas de jupon couvert de volants en dentelle de Mirecourt. Derrière, l'ampleur forme un pouf allongé, pincé par des cocardes en ruban.



2297

Jupon en surah grenat avec le bas garni de dentelle.  
Modèle de mesdemoiselles Vidal.



2359

Col et poignet en batiste brodés.

*Col et poignet en batiste brodés.*

Le col est montant, échancré devant avec une fine broderie qui court autour; des bouquets brodés aux angles. Le poignet assorti a une forme évasée; il est monté à un poignet droit fermé par des boutons.

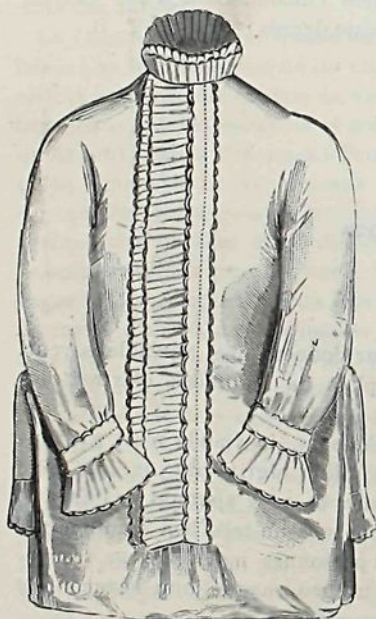
*Chemise de nuit en percale.*

Le devant plissé. L'encolure garnie d'un col rabattu prolongé en

pans-fichu roulés en torsade. Au bord dentelle-torchon. Même garniture à la manche.

*Chemise de nuit en surah crème.*

Façon princesse. Une petite bande festonnée aux deux bords forme tête à deux jabots, festonnés et plissés. A la manche même disposition ainsi qu'à l'encolure.



2219

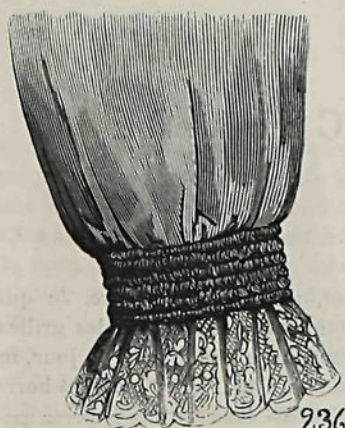
Chemise de nuit en surah crème.



2217

Chemise de nuit en percale.





2367

Garniture de pantalon en nanzouck.

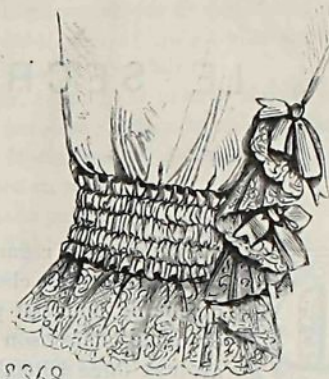
*Garniture de pantalon en nanzouck.*

Le bas est froncé et monté à un haut poignet qui est couvert d'une large bande en nanzouck, divisée par des fronces, en une quantité de petits bouillons. Une haute dentelle fait volant.

*Garniture de pantalon en surah crème.*

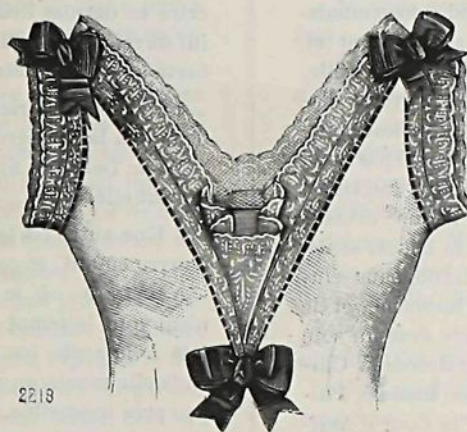
Le haut poignet est couvert

d'une bande de surah crème montée aux deux bords par une tête tuyautée; le milieu divisé par un rang de fronces, en trois bouillons. Une dentelle au bas, remontant en spirale, sur le côté; des nœuds en ruban crème sont piqués dans le coquillé.



2368

Garniture de pantalon en surah crème.



2218

Chemise forme princesse en batiste, garnie de dentelle.

Deux entre-deux sont posés en bretelle, sur chaque épaule, et aux extrémités le peignoir se pince de plis. Un double jabot de dentelle court en spirale; une autre dentelle fait volant au bord du peignoir; elle est surmontée de plis et d'un entre-deux. Manche genre pagode ornée de dentelle, de plis et d'entre-deux.

*Chemise en batiste garnie de dentelle.*

Forme princesse. Le décolleté en V est garni d'un entre-deux et d'une dentelle disposés, dans la pointe, en pli-cornet. Engrelure avec velours. Nœuds aux épaules et à la pointe du décolleté.

*Saut du lit en nanzouck orné de bandes festonnées.*

Façon demi-cintrée. Volant festonné au contour, remontant en jabot. Même garniture au col, à la manche et à la poche.

*Peignoir en mousseline-laine mais, garni de spirales en dentelle.*



2224

Saut du lit en nanzouck orné de bandes festonnées.



2238

Peignoir en mousseline-laine mais, garni de spirales en dentelle.



## LE SECRET DE L'ABBÉ CÉSAIRE

(SUITE ET FIN)



AWSON s'enfuit, regardant sa montre. S'il eût regardé sa cliente, il aurait vu qu'elle ne bougeait plus. Elle s'était évanouie dans son fauteuil, sans avoir la force d'étendre les bras vers les papiers que l'homme de loi avait laissés sur la table.

Cependant, la religieuse n'entendant plus de bruit, avait levé la tête et aperçu Mary Wood sans connaissance. Elle appela, d'autres sœurs accoururent et, quelques instants après, la jeune fille revenait à elle, couchée sur le lit de sa petite chambre. Ses yeux, d'abord égarés, semblèrent chercher quelque chose. Bientôt ils se reposèrent sur le dossier abandonné par Dawson et se détournèrent avec effroi, comme d'une vision sanglante. Mais la pauvre créature fit un vaillant effort et obtint, non sans peine, qu'on la laissât seule. Alors elle lut tout, jusqu'à la dernière ligne, sans s'interrompre une minute. Du testament lui-même, et de l'enquête à laquelle Dawson s'était livré avec un soin consciencieux, il résultait que Varin, décédé à Chicago, laissait sa fortune à la fille de son associé, Philippe Delcourt, condamné à mort par la Cour d'Assises de la Seine, pour meurtre commis sur la personne de son comptable, et gracié par l'empereur, avec commutation de sa peine en celle des travaux forcés à perpétuité.

Marie ne réfléchit pas un instant. A cette heure, elle craignait moins le fer et le feu que ses propres pensées. Elle les refoulait en elle comme le soldat blessé retient de sa main rougie ses entrailles ouvertes, le temps d'aller mourir tranquille, hors de la mêlée, au bord du fossé voisin.

D'abord, elle fit un paquet de ces papiers qui, brusquement, venaient de briser sa vie, y mit l'adresse de l'abbé Césaire et cacheta l'enveloppe après y avoir ajouté ces simples lignes :

« Pendant vingt ans, vous avez pu me dérober la vérité horrible. C'est vingt ans de bonheur que je vous dois. Dieu vous en récompensera là-haut. Il est donc vrai que le criminel est maudit jusque dans ses descendants ! Nous ne nous verrons plus ici-bas ; je n'oserais pas vous regarder. Ma vie ne peut être désormais qu'une prière plus ou moins longue pour les morts. »

A Maurice, elle écrivit ces mots que le cœur d'une femme peut seul trouver dans la folie d'une générosité sublime.

« Je remercie Dieu à genoux de n'être pas là pour voir votre visage quand vous apprendrez le nom véritable de celle que vous avez failli avoir pour femme. »

» MARIE DELCOURT. »

Enfin, avec ce qui lui restait de force, elle traça ces lignes :

« Priez pour moi, ma vénérable Mère. Je quitte cette maison, pour toujours. Il me faut des grilles et des voiles pour cacher jusqu'à mon dernier jour, mon visage et mon nom. L'un et l'autre me font horreur à moi-même. Par l'abbé Césaire, vous pourrez savoir ce que je n'ai pas le courage de vous dire. »

Alors elle prit son chapeau et son écharpe et quitta sa chambre en y laissant le billet qu'elle venait d'écrire en dernier lieu. A la grande porte, on hésitait à lui ouvrir, bien qu'elle eût, dans la maison, une liberté aussi complète que le comportait la règle.

« La Mère Supérieure est prévenue que vous sortez ? demanda la tourière.

Marie Delcourt fit signe que oui et la grille s'ouvrit devant elle.

« Une autre porte à ouvrir et à fermer, pensa la pauvre enfant, et ce sera fini ! »

A la gare, où le train pour Londres arrivait, elle n'eut que le temps de prendre son billet, après avoir jeté à la poste les deux plis qu'elle avait préparés. Puis elle monta en wagon et la vapeur l'emporta, à peu près insensible, vers la tombe du cloître où elle avait résolu d'ensevelir le reste de sa vie.

« Tous les voyageurs descendent ! » crièrent les employés, en ouvrant la portière à la station de Victoria.

La foule se précipita des marchepieds et, dans un clin d'œil, la longue file des voitures fut déserte. Les *guards* commencèrent la visite accoutumée des wagons.

« Halloa ! cria l'un d'eux, voici une femme qui est morte, et une jolie, ma foi ! »

On descendit la jeune voyageuse, on la porta chez le *station-master* et bientôt le médecin de la gare, mandé en toute hâte, la fit revenir à la vie pour la seconde fois de la journée. Mais elle ne pouvait parler, et son esprit lui-même semblait lutter vainement pour rester lucide. On chercha sur elle une trace d'identité quelconque et l'on découvrit la carte du *solicitor*. Une heure après, un *hansom* la descendait à Lincoln's Inn Fields et Dawson reconnaissait sa cliente du matin, ayant plus besoin d'un lit que d'un procès, ainsi que disait le médecin qui l'avait accompagnée.

Le lit fut trouvé dans un petit hôtel voisin, dont le propriétaire avait de bonnes raisons pour ne rien refuser à un homme de loi. Une garde-malade fut provisoirement installée, tandis qu'on envoyait un exprès à Roehampton. Le soir même, la Mère O'Brien accourue elle-même, apprenait de la bouche du médecin du couvent, le vieux docteur Brooks, que Mary Wood, menacée d'une fièvre cérébrale, était en danger de mort et que le délire commencerait sans doute avant peu d'heures.



XX

Pendant ce temps-là, des événements moins dramatiques mais tout aussi compliqués se précipitaient au Sauzet. La journée avait commencé par l'arrivée de la lettre du baron demandant officiellement pour son fils la main de Sabine, avec les mêmes formes cérémonieuses que s'il se fût agi de solliciter l'alliance d'une famille inconnue deux mois plus tôt. Immédiatement, le président, après un entretien avec sa fille, répondit qu'il consentait. Puis il appela son fils et, les yeux brillants de joie, il lui communiqua la nouvelle.

« Eh ! bien, répondit Maurice, heureux lui-même du bonheur qu'il voyait autour de lui, mariez ma sœur. Après, nous reparlerons de moi. »

Dans l'après-midi, M. d'Uzel cravaté de blanc arriva au Sauzet traînant Roger comme un déserteur qu'on ramène au corps.

« On a bien de la peine à se faire obéir des jeunes gens d'aujourd'hui, dit-il à M. des Touches en présence de Sabine qui était arrivée avec son tablier de jardin. Croirais-tu que ce gaillard-là s'était mis en tête de servir le Gouvernement ? Mais il a vu de quel bois je me chauffe. Si tu veux m'en croire, avant six semaines ces deux enfants seront mariés. »

— Doucement ! fit Sabine qui voulait jouer son rôle jusqu'au bout. Je ne veux pas être épousée par force.

— Soyez tranquille, ma belle amie, répondit le baron. Je réponds de votre mari. Votre père a ma parole. C'est tout comme si le notaire y avait passé. Soit dit entre nous, toutefois, si ma fille se permettait de préférer en ma présence un : *je ne veux pas* comme celui que je viens d'entendre...

— Hélas ! soupira le président, elle est si mal élevée ! Je vous garde à dîner, n'est-ce pas ? »

Le dîner fut gai. Roger semblait résigné à son sort et Sabine, selon toute apparence, avait pris son parti d'être épousée par force. Elle avait ôté son tablier et mis dans ses cheveux noirs une rose rouge ; il n'en fallait pas plus pour la rendre jolie. Quand Roger partit avec son père la rose avait disparu, mais la future petite baronne était encore plus jolie qu'avant.

Maurice faisait de son mieux pour rester en France. Quoiqu'il pût faire, sa pensée traversa bien des fois la Manche ce soir-là.

Le lendemain matin, vers l'heure du déjeuner, l'abbé Césaire sortit de la garenne à grandes enjambées et tomba sur M. des Touches qui lisait son journal à l'ombre.

« Ah ! s'écria le président, quel bonheur de vous voir ! J'allais me rendre chez vous pour vous dire la grande nouvelle. »

— Lisez celle-ci, d'abord, répondit le prêtre d'une voix à peine reconnaissable.

Le vieux magistrat prit le papier bleu qu'on lui tendait et déchiffra ce télégramme adressé au curé de Saint-Eutrope :

« Mary en grand danger. Semble avoir appris quelque nouvelle terrible. Délire violent. Venez vite et télégraphiez heure arrivée. »

» O'BRIEN. »

— Grand Dieu ! fit-il en froissant la dépêche sur sa poitrine, est-ce le ciel qui me maudit au moment où je voyais tant de bonheur autour de moi ? Malheureuse enfant ! que lui est-il arrivé ? qu'a-t-elle appris ? Et vous, mon ami, qu'allez-vous faire ?

— Je vais partir, répondit le prêtre. Mais je ne puis quitter ainsi ma paroisse ; j'attends un suppléant que j'ai demandé à Monseigneur. Demain soir j'espère pouvoir me mettre en route.

— Eh ! bien, nous partirons ensemble.

— Ah ! s'écria l'abbé en serrant la main du président ; j'étais venu vous le demander. C'est vous qui la sauverez, peut-être. »

Un instant après, Maurice apprenait à son tour qu'il était menacé de ne plus revoir celle qu'il aimait. Il eut un geste terrible et ouvrit la bouche pour une parole que, toute sa vie, il eût regrettée, mais il se contenta et, se jetant sur la poitrine de son père.

« Je vous en supplie, dit-il ; ayez pitié d'elle et de moi. »

— Mon fils ! mon cher enfant ! calme-toi ! sachons d'abord ce qui s'est passé. Il y a là quelque nouveau mystère que j'irai découvrir moi-même. Sois courageux et compte sur ton père. »

La journée se passa sans autre télégramme. Le lendemain matin, le courrier apportait au curé de Saint-Eutrope et à Maurice le dossier de Dawson et les lignes affolées que Marie Delcourt avait écrites l'avant-veille. Tout s'expliquait maintenant.

Presque à la même heure, le télégraphe parlait à son tour. La Mère O'Brien disait à l'abbé :

« Nuit mauvaise. Délire continue. Elle vous appelle sans cesse. Venez. Nous prions toutes pour obtenir un miracle. »

« Mon père, fit Maurice dont le visage portait la trace d'un désespoir sans bornes, si elle meurt, que deviendrai-je ? »

M. Destouches se découvrit et, s'adressant d'une voix grave à l'abbé Césaire :

« Vous remplacez le bon Dieu, prononça-t-il lentement ; écoutez le vœu que je fais. Qu'il donne la vie à cette enfant, moi je lui donne mon fils. »

On entendit un sanglot. Maurice ne pouvant plus se contenir s'enfuyait.

Le soir même les trois hommes partaient pour Londres où ils débarquaient à la fin de la journée du lendemain. La vieille Justine les avait précédés. La veille, quand l'abbé Césaire était rentré chez lui en quittant le Sauzet, il avait trouvé le presbytère vide.

XXI

La pauvre servante fut la première personne que les voyageurs aperçurent en mettant le pied dans la gare de Charing-Cross. La même question leur vint sur les lèvres :

« Eh bien ? »

— Elle n'est pas morte », fut la réponse médiocrement consolante de Justine.

A leur grand étonnement, au lieu de les conduire à Roehampton, leur guide leur fit suivre la grande voie du Strand et les introduisit au bout de quelques mi-



nutes dans un hôtel de modeste apparence du quartier sévère habité par les gens de loi. C'est là qu'ils trouvèrent Marie, confiée aux soins d'une sœur converse envoyée par la Mère O'Brien. Sur l'oreiller que les cheveux épars de la malade couvraient presque en entier, sa tête brûlante roulait à droite et à gauche dans un mouvement continu. Ses yeux sans regard étaient levés au plafond et ses lèvres s'agitaient dans un murmure inintelligible.

« Voilà soixante-douze heures qu'elle est ainsi, » dit la religieuse en se levant respectueusement à la vue du chapelain qu'elle connaissait depuis de longues années.

Trois jours se passèrent, sans autre modification qu'un affaiblissement notable dans les forces de la malade. Au milieu de la septième nuit, Maurice qui se relevait toutes les heures la trouva calme, terriblement pâle et les yeux fermés. Malgré le soin qu'il prit de questionner Justine à voix très basse, il fut entendu de la jeune fille qui leva soudain son regard sur lui et le considéra, avec un effort visible pour rassembler ses idées. Tout à coup le souvenir lui vint et, poussant un cri terrible qui fit tressaillir les échos de la maison endormie, elle se fût précipitée à bas de son lit sans les bras qui la retenaient.

« Laissez-moi fuir, suppliait-elle d'une voix qui allait en s'affaiblissant graduellement... Il ne faut pas qu'il me voie... Je ne veux pas qu'il ait honte de moi... Pourquoi est-il ici?... Je lui avais écrit, pourtant! »

L'arrivée de l'abbé Césaire appelé par le bruit causa une diversion salutaire. A sa vue, Marie retomba sur son oreiller, fondant en larmes.

« Ah! mon Père, dit-elle, vous êtes venu m'aider à mourir!... Mon Dieu! que la mort vienne vite! que ferais-je, s'il me fallait vivre avec un nom souillé!... Comme vous m'avez trompée, trompée pendant vingt ans, vous, un saint!... Hélas! entourée de bonté, soignée comme l'enfant d'un prince, comment aurais-je pu supposer que j'étais la fille d'un... »

— La fille d'un infortuné, d'une victime, d'un martyr. Je vous le jure sur l'hostie que ces mains touchent tous les jours. Vous connaîtrez l'épouvantable secret, secret de deuil, mais non pas de honte. Pour le moment, prenez des forces pour l'entendre. Vous saurez tout demain.

— Demain, je serai dans un lieu où il n'y a plus de secret. Parlez maintenant si vous avez quelque chose de consolant à me dire. Parlez pour que celui qui est là puisse toucher ma main encore une fois... sans que la sienne frémisses. »

Mais déjà, Maurice, à genoux près du lit, avait collé ses lèvres sur les doigts amaigris de sa fiancée. En vain on voulut obtenir qu'elle se reposât jusqu'au matin. Son agitation était telle que l'abbé Césaire craignit de la prolonger.

« Allez prévenir votre père, » fit-il tout bas à Maurice.

Le président entra presque aussitôt; il s'était levé, lui aussi, craignant un dénouement prochain.

Alors, entre ces deux hommes qui représentaient le Passé détruit et l'Avenir bien douteux, hélas! le vieux prêtre recommença le long récit qui ne devait plus, désormais, sortir de ses lèvres ici-bas.

Aux premiers mots, Marie dont la lucidité était devenue incroyable, fit un mouvement pour arrêter l'abbé Césaire, et désigna des yeux la garde-malade qu'on entendait pleurer le plus silencieusement possible dans un coin sombre.

« Venez ici, Justine, » ordonna le prêtre.

La vieille servante approcha, le visage ruisselant de larmes. Celui de la malade exprima une stupeur profonde à l'aspect de la gouvernante du presbytère de Saint-Eutrope.

« Vous verrez tout à l'heure pourquoi cette femme est venue, dit l'abbé. Elle vous soigne jour et nuit depuis une semaine. Elle vous a presque vue naître; elle sait que votre père est innocent; elle a vu le vrai coupable. Maintenant écoutez-moi, puisque vous avez voulu que je parle »

Depuis une heure, dans la chambre mystérieusement éclairée, le vieux prêtre racontait la douloureuse histoire, n'omettant qu'un détail : le nom du président des Assises. Marie Delcourt, immobile, les mains étendues sur le drap blanc, semblait dormir; mais, sous ses paupières baissées, une larme coulait de minute en minute. Au nom de Varin, de l'homme qui avait laissé condamner l'innocent, elle eut une contraction douloureuse, mais elle se tut. Peut-être la force lui manquait pour parler.

« Maintenant, acheva l'abbé, la femme de chambre qui a poussé jusqu'au crime la peur de la mort pour elle-même, et le dévouement pour sa maîtresse, va paraître devant vous. Regardez-la. »

Marie Delcourt ouvrit les yeux et les referma bientôt avec un geste terrible; Justine cramponnée au pied du lit pour ne pas tomber sous le poids de la fatigue et de la douleur, était debout comme un accusé devant son juge.

« Sur votre salut éternel, demanda le prêtre à la servante, jurez-vous que ce qui vient d'être dit est vrai? »

Le visage de la vieille Normande rayonna un instant de l'enthousiasme ardent de la foi et du repentir. Elle étendit la main :

« Je le jure. Ainsi que Dieu me soit en aide à ma dernière heure. »

— Elle s'est parjurée une fois, dit lentement la malade avec effort. Est-ce maintenant ou bien... le jour du jugement? »

Le président se leva à son tour. Marie ne s'était pas encore aperçue de sa présence.

« Vous avez entendu la vérité, confirma-t-il; vous êtes la fille d'un honnête homme. La preuve, c'est que je vous donne mon fils. Devant Dieu, vous êtes sa femme. Vous le serez devant les hommes quand la santé vous sera rendue. »

Un sourire d'une douceur ineffable illumina encore une fois les traits de celle qui avait été la belle Mary Wood, et ses grands yeux bleus enveloppèrent d'un regard plein d'extase son fiancé à genoux près du lit.

« Maintenant, je crois », soupira-t-elle tout bas.

Soudain une pensée nouvelle parut la troubler et l'on put voir une hésitation anxieuse contracter son visage.

« Maurice, dit-elle avec une sorte de crainte, quand vous m'avez parlé dans la garenne... saviez-vous? »

— Sur mon âme, répondit le jeune homme en étrei-



gnant avec ardeur la petite main brûlante qui pendait tout près de lui, sur mon âme, je savais tout, Marie.

— O mon bien-aimé, soupira-t-elle, transfigurée, que Dieu vous bénisse à jamais ! »

C'était une trop grande épreuve pour les forces de la malade. Elle laissa retomber sa tête en arrière et, refermant les yeux, parut se recueillir. Pensait-elle au fiancé dont le regard pesait sur elle, lourd d'angoisse ? ou bien au malheureux, mort là-bas, tout seul, dans sa veste de forçat, en appelant sa femme et sa fille ?...

A sept heures du matin, les mêmes personnes se retrouvaient dans la chambre mise en ordre et ornée de cette parure — on ne l'oublie plus quand on l'a vue une fois — qui annonce l'approche du dernier Visiteur.

Tenant l'hostie dans ses mains, l'abbé Césaire s'approcha du lit tout blanc où Marie Delcourt, les cheveux soigneusement rattachés, priait en remuant doucement les lèvres.

« Mon enfant, dit-il, pardonnez-vous à tout le monde, à tous ceux qui ont fait le mal, volontairement ou à leur insu, qu'ils soient loin ou qu'ils soient près, vivants ou morts ? »

« Je leur pardonne, répondit la malade d'une voix distincte, comme je pardonne à celle-ci. »

Et faisant signe à Justine d'approcher, elle donna le baiser de paix à la servante qui avait contribué à la mort de son père.

Le prêtre allait communier la mourante. Mais le président des Touches venait de s'avancer et s'inclinait aux pieds de l'hostie, sa tête couverte de cheveux blancs.

« Pardonnez-vous, demanda-t-il à son tour, au magistrat qui n'a pas su voir que la justice humaine se trompait, et dont la main, cette main que voici, a signé l'arrêt de mort d'un innocent ? »

Marie Delcourt, malgré sa faiblesse, eut un tressaillement qui agita les rideaux du lit. Ce ne fut qu'un éclair et, tendant péniblement son front au vieillard :

« Mon père ! mon père ! je vous aime », murmura-t-elle.

Puis elle communia. Dans la chambre, on n'entendait plus que des sanglots étouffés.

Deux heures après, le médecin arriva. On lui dit que la malade dormait.

« Hum ! grommela-t-il, j'ai besoin de voir ce sommeil-là. »

Et il entra sur la pointe du pied dans la chambre où Justine seule veillait.

Comme il en sortait, au bout de cinq minutes, il rencontra Maurice dont le regard l'interrogeait silencieusement.

« Je vais vous dire, fit Brooks avec son double flegme d'Anglais et de médecin. Il n'est pas sûr qu'elle vive ; mais il n'est pas sûr du tout qu'elle meure. Espérons toujours. »

La lendemain, le docteur déclarait la malade sauvée, à moins de rechute imprévue. Mais la rechute ne vint pas. C'est seulement dans les contes des romanciers que la fiancée jeune, belle, tendrement chérie, quitte ce monde quand la douce étreinte du bonheur l'y retient, quand la voix émue du bien-aimé l'y rappelle.

\*\*\*

Ils se sont mariés, deux mois après seulement, car la convalescence a été longue. L'abbé Césaire a béni leur union dans la chapelle de Roehampton, sans autres témoins étrangers que la vieille Justine et Dawson, le solicitor. On a décidé que les événements dont le récit précède resteront à jamais le secret de ceux qui les connaissent. Sur le registre nuptial la jeune femme a écrit le nom de *Marie Delcourt*, pour la seconde et pour la dernière fois de sa vie. Une larme y est tombée, une larme qui semblait, en l'effaçant à demi, effacer de même tout un sombre passé de tristesse, oublié pour un présent rempli de joies.

Bientôt après, dans l'église de Saint-Eutrope, le vieux prêtre célébrait un autre mariage, celui de Roger et de Sabine.

Le président des Touches vieillit heureux. Il voit presque chaque jour sa fille, la vraie, et il adore l'autre qui le lui rend bien. Parfois, dans les longues soirées d'hiver, il demande à celle qui entra jadis au Sauzet comme un pauvre oiseau froissé par la tempête de lui chanter, le morceau qu'il préfère.

Alors Marie s'assied au piano, et sa voix, plus vibrante que jamais, commence l'admirable mélodie de Schumann :

*J'ai pardonné !*

FIN

L. DE TINSEAU.

— Tous droits réservés. —

## LOGOGRIPE

Sur mes sept pieds, lecteur, je suis une déesse

Très renommée par ma sagesse.

Avec quatre je puis te donner la richesse.

Et puis tu as en moi ce qu'on aime en dormant.

Une belle cité, un beau département.

Ce que péniblement je fais en ce moment.

Cherche encore, et bientôt, pour peu que tu t'appliques,

Tu trouves en moi deux sœurs, voisines en musique.

Va toujours, et bientôt tu trouveras ce point

Qu'un géomètre habile cherche avec tant de soin.

Fouille encore, ma lectrice, si tu es curieuse,

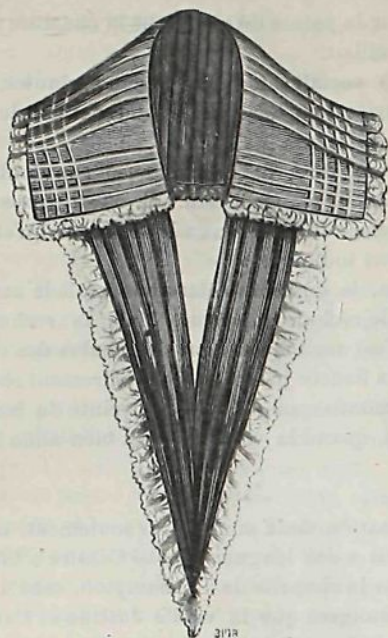
Tu verras l'air penché que prend la précieuse.

C'est assez me montrer, je m'en retourne aux cieux

Mais nous nous reverrons, mes bons amis, adieux !







Col marin en surah ponceau avec fichu plissé.

le col sont montées, par des plis, des pointes-fichu qui se réunissent au bas. Dentelle au contour.

*Col-Dauphin en dentelle.*

Col en dentelle rabattu et ouvert. Devant, sous chaque côté, se monte un pan plissé en gaze; celui de gauche, plus court que le pan de droite, se plisse à son extrémité et s'arrête dessous, en formant un angle arrondi; une rose au bas du décolleté, une autre à la taille.

*Col-chemisette en gaze de soie crème, brodé d'un semé et festonné en soie de couleur.*

Un poignet couvert par une bande festonnée fait col droit. Au bord inférieur se monte une chemisette en gaze, diminuée

*Col marin en surah ponceau coupé de rangs en tresse de soie crème, qui vont de l'encolure au bord.*

Quatre rangs au bord inférieur donnent un quadrillé lorsqu'ils passent sur les autres rangs. Sous



Col-Dauphin en gaze et dentelle.



Col-chemisette, en gaze de soie crème, brodé d'un semé et festonné en soie de couleur.

à la taille par plusieurs rangs de fronces; le bas dépassant les fronces est arrondi.

*Soulier habillé et soulier de campagne.*

Soulier en peau mordorée, découvert avec une patte décorée d'un nœud passant sur le cou-de-pied. Un autre nœud au soulier.

*Soulier avec empeigne vernie et demi-guêtré en satin français, lacée dessus.*

*Sabot de jardin sculpté dessus, à talon Louis XV.*

Une patte en cuir brodé passe sur le cou-de-pied et se boutonne de côté.



Souliers habillés et de campagne. — Sabot de jardin.

A ce numéro sont jointes la gravure coloriée 4481, et une planche de Patrons imprimée recto et verso :

PREMIER CÔTÉ

Corsage et jupe, première toilette, page 2 (Album d'Août et gravure, n° 4479).

DEUXIÈME CÔTÉ

Corsage en foulard, troisième toilette, page 2 (Album d'Août) et deuxième toilette (gravure n° 4479).

Costume de petite fille (Marion), page 1 (Album d'Août).